QUELQUES

N° 31.

CONSIDÉRATIONS

SUR L'HYGIÈNE DES CAMPAGNES

D'UNE PARTIE DU LIMOUSIN;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 février 1832, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JEAN MOUSNIER-LOMPRÉ, de Piégult-sous-Nontron,

Département de la Dordogne.

Tous les efforts des hommes doivent avoir pour but l'amélioration du sort des classes souffrantes.

(*Religion saint-simonienne.*)

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD, *Suppléant*.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL, *Examinateur*.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Examinateur*.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / BOUILLAUD, *Président*. / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER, *Examinateur*. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Gerdy, *Examinateur*.
Bayle.	Gibert, *Examinateur*.
Blandin.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dance.	Sandras, *Suppléant*.
Devergie.	Trousseau.
Dubled.	Velpeau.
Dubois.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

J. MOUSNIER-LOMPRÉ.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

AVANT-PROPOS.

J'ai vu souvent faire une thèse avec des thèses; j'avais essayé d'en faire autant : ce travail ingrat m'a rebuté. Réfléchissant au but que je me proposais en recherchant le titre de médecin, j'ai pensé qu'il vaudrait peut-être mieux me rappeler ce que j'ai observé à la campagne, le résumer et tâcher de m'en faire une leçon, afin de pouvoir porter remède, autant qu'il sera en mon pouvoir, aux maux que j'y ai reconnus; c'est ce qui a donné lieu à cette bien légère esquisse.

La profession de médecin de campagne est difficile; c'est un dévouement continuel : distances longues, chemins pénibles, frais considérables, recettes presque nulles, sont peu ; il faut devenir le père de ses malades, afin qu'étant aimé d'eux et possédant toute leur confiance, on puisse en obtenir ce qui est utile à leur conservation.

Le plus souvent dénués de tout, ils ont besoin de secours,

de soins et de consolations. Leurs préjugés sont profonds, ils ont besoin qu'on les enseigne; leurs habitudes sont quelquefois vicieuses, ils ont besoin qu'on les moralise.

Le médecin doit être toujours un vivant exemple de l'honnête homme; heureux celui qui se verra en possession, bien méritée, d'un titre si beau!

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS

SUR L'HYGIÈNE DES CAMPAGNES

D'UNE PARTIE DU LIMOUSIN (1).

Nature des lieux.

La partie du Limousin qui avoisine le Périgord et l'Angoumois est marécageuse, couverte d'une grande quantité de réservoirs d'eau appelés *étangs;* aussi les habitations sont ordinairement humides; les eaux sourdent même dans la majeure partie des villages; les chemins, sales, boueux, interrompus par des eaux stagnantes, entretiennent dans l'air ces émanations qui, pour être inappréciables, n'en sont pas moins nuisibles; aussi les fièvres intermittentes y sont très-fréquentes.

Il faut y ajouter la mauvaise coutume qu'ont les habitans d'avoir

(1) La portion du Limousin dont je parle, par la division arbitraire des départemens, a été jointe à l'ancien Périgord; mais elle en diffère totalement par le climat et la production du sol.

devant leurs maisons des charrières où pourrissent continuellement des débris de végétaux, où sont entassés tous les fumiers de leurs étables, qui, y restant une grande partie de l'année, nuisent à chaque instant par les effluves délétères qui s'en dégagent.

Construction des maisons.

Une autre cause de maladies, c'est la mauvaise construction des habitations; et ici il y a deux cas tout à fait opposés, et qui n'en ont pas moins pour cela une influence certaine et fâcheuse : je veux dire les habitations trop grandes et mal fermées, et les habitations trop petites et mal aérées.

1°. Une bonne partie des maisons, à la campagne, sont composées d'un grand appartement, percé de plusieurs ouvertures opposées; ces ouvertures sont toujours mal fermées et les courans d'air y sont permanens.

L'ouvrier, lorsqu'il arrive du travail pour prendre ses repas, est placé ainsi dans une position beaucoup plus critique que s'il restait au dehors; car l'air, dont la circulation est activée par l'étroitesse du passage et par la raréfaction qui s'opère dans l'appartement, agit d'une manière bien plus certaine sur l'homme surexcité par le travail et quelquefois en sueur; de là les maladies aiguës de toute espèce, celles de poitrine surtout.

2°. L'autre manière de bâtir, qui n'est pas moins dangereuse, est celle d'adosser la maison à un autre bâtiment, et d'avoir presque toujours de cette manière un local petit, qui, ne recevant de jour que d'un seul côté, est toujours mal aéré.

Il y a un grand nombre de ces petites maisons où s'entasse une famille nombreuse; et c'est là que l'on voit ces maladies du tube intestinal qui acquièrent si vite un caractère de gravité, qu'on a nommées *fièvres typhoïdes.*

Je ferai remarquer aussi combien il est malheureux de voir souvent

des familles qui sont obligées de partager leur étroit logement avec leur bétail.

Ainsi, par ignorance ou par routine entêtée, les maisons sont toutes bâties sur un plan très-vicieux. Pour y remédier, il faut que l'on parvienne à avoir des appartemens qu'il soit facile d'aérer à volonté, sans être exposé à ces courans d'air continuels.

Il faudrait aussi que le sol de l'appartement, au lieu d'être de la terre pétrie et battue, ou un grossier pavage avec des pierres mal jointes, fût un plancher; alors la maison ne serait plus aussi humide et toujours malpropre.

Des alimens

Si le travail auquel est soumis l'ouvrier de la campagne est rude et continuel, et par conséquent demande une nourriture riche en matière alibile, j'avoue que l'habitant de mon pays est mal partagé de la nature.

En effet, la pomme de terre et la châtaigne, le pain noir de seigle et de sarrasin, voilà la seule nourriture. De froment, on n'en fait point venir; de viande, on n'en use que les jours de fête. Dans une famille nombreuse, on tue par an un cochon d'environ deux cents livres, et encore ce n'est que le petit nombre des familles qui peuvent faire une telle dépense; les autres n'ont qu'un peu de lard, et le plus souvent un peu d'huile de noix pour tout assaisonnement.

On a calculé que dans le nord de la France, et encore plus au nord de l'Europe, chaque individu mangeait près de trois cents livres de viande par an. Si l'on devait estimer la force des hommes et leur bonne santé sur la quantité de viande qu'ils consomment, les habitans du Limousin devraient être bien à plaindre; car certainement ils ne mangent pas les uns portant les autres dix livres de viande chacun, et cependant, en général, ils sont assez grands, passablement forts et bien faits. On remarque sans doute chez eux un peu

d'étiolement, de la mollesse dans les chairs, un teint blond ; ce qui peut bien provenir de l'alimentation peu nourrissante, mais aussi certainement du climat un peu froid et humide.

Du reste, il est constant que si la pomme de terre n'est pas un mets délicat, elle est au moins saine et facilement digestible par les estomacs forts, et on peut dire avec vérité que depuis sa découverte on n'a plus à craindre ces longues famines, comme on en voyait autrefois dans l'Europe.

Des boissons.

En général, l'ouvrier limousin ne boit que de l'eau ; on n'y récolte point de vin, et il s'y vend trop cher pour qu'on puisse en faire une boisson journalière. On ne sait point non plus, comme dans d'autres contrées, se fabriquer quelques liqueurs fermentées qui activent la digestion en donnant du ton à l'estomac ; à peine si, dans quelques maisons, on essaie de se faire une mauvaise boisson avec des pommes concassées mêlées à des baies de prunellier (*prunus spinosus*).

Le cidre y est chose rare ; on ne sait pas le préparer ; d'ailleurs on n'a pas encore tourné ses soins vers la culture du pommier. Quelques propriétaires cependant commencent à sentir qu'on peut tirer bon parti d'une telle exploitation, le pommier sauvage venant bien dans une terre maigre, et telle est en grande partie la qualité du sol de ce pays.

Le cidre bien préparé, ayant acquis par la fermentation une quantité assez notable d'alcohol, n'est point une boisson malfaisante ; et si l'on parvenait à le rendre populaire en Limousin, comme on l'a fait, par exemple, en Normandie, je suis porté à croire qu'on ne verrait plus aussi souvent les orgies dégoûtantes que je vais retracer.

C'est un fait bien connu maintenant que tous les hommes désirent ardemment les liqueurs fermentées. Chez tous les peuples,

il existe un art d'en fabriquer de plus ou moins saines : c'est avec des préparations alcoholiques qu'on est parvenu en partie à séduire le sauvage, à le faire esclave, pour plus tard le rendre à la liberté.

Ce besoin général, inhérent à l'espèce humaine, est vivement senti dans les campagnes du Limousin. Comme je l'ai dit, l'ouvrier, étant soumis à un régime peu excitant, sa nourriture étant presque entièrement féculente, et n'ayant point de boisson propre à réveiller ses organes, alourdis par des mets d'une digestion longue, met tous ses soins à pouvoir se faire une petite somme pour le dimanche. Du jour de repos, il en fait un jour de débauche.

Une fois à boire, tant qu'il a de l'argent il boit, et ne cesse ordinairement que lorsqu'il roule sous la table ; de là tous les vices et toutes les maladies, suites de l'intempérance; de là le malheur de sa famille; car le misérable la prive de tout pour se satisfaire.

Je le répète donc, ce besoin n'étant point factice, il serait urgent que ceux qui sont les plus avancés du pays enseignassent la culture du pommier et la fabrication du cidre ; ils éviteraient bien des maladies et des misères aux pauvres ouvriers.

Préjugés populaires dans les maladies.

On croit encore aux sorciers, aux bons saints et aux renoueurs dans les campagnes.

Les animaux enragés n'y sont pas rares ; ils mordent souvent les malheureux habitans ; et ceux-ci, manquant d'éducation, vont trouver le sorcier, qui, les faisant regarder dans un seau plein d'eau, leur prédit ce qui leur doit arriver, après leur avoir vendu quelque arcane qui lui a été transmis par ses prédécesseurs. Ils ignorent encore que le seul remède est la prompte cautérisation de la plaie.

Quand on est malade, et que le médecin n'a pu guérir promptement (si toutefois il a été consulté), on s'en va à Brantôme pour le haut mal (épilepsie) ;

Au Bourdaix, pour l'éclampsie des petits enfans ;

A Notre-Dame-des-Bousines, après une maladie de langueur, pour faire cesser la stérilité.

Aux fontaines de Saint-Saud, pour la sciatique : cette dernière pratique pourrait avoir, jusqu'à un certain point, sa raison ; mais ce n'est point que l'eau soit le moins du monde minérale ou gazeuse, c'est que le saint s'y est lavé.

Combien faudra-t-il encore de temps pour que toutes ces erreurs soient extirpées du sein de nos malheureux paysans? Combien de temps encore perdront-ils leurs journées à cheminer péniblement vers le saint, et lui donneront-ils le denier qu'ont gagné leurs sueurs ! car le saint ne guérit pas sans argent.

Et les renoueurs ! Oh ! ici le malheureux n'est pas autant à blâmer : les médecins ne sont pas près souvent ; souvent il faut payer cher, et l'argent est bien rare. Le renoueur ne prend rien pour ce qu'il fait ; il prescrit seulement quelques drogues qu'il faut payer, et reçoit les présens qu'on veut bien lui faire.

Faut-il guérir une luxation, le renoueur n'est pas en peine ; il tire à droite, à gauche ; il tourne, retourne le membre, le tord, fait souffrir des douleurs horribles, et parvient quelquefois à remettre l'os. Mais souvent il n'y a que contusion à l'articulation ; et le malade, après avoir été torturé, s'en va plein de reconnaissance : car il fallait qu'il eût bien du mal, puisqu'il a tant souffert.

Et pour les fractures? Il les guérit aussi le renoueur ; mais souvent les bandages sont trop serrés, la gangrène arrive, et le malade meurt ! les exemples n'en sont pas rares. Si la mort n'arrive pas, il y a presque toujours difformité.

Le renoueur est hardi; il cautérise les cancers sans connaître l'énergie du poison qu'il emploie.

Il met dans un four chaud les malades qui sont atteints de maladies chroniques, et est sûr de les guérir.

Je ne passerai pas sous silence ces accoucheuses qui le sont parce que leur mère ou leur voisine en faisait le métier ; elles laissent aller

tout de travers, ou y donnent lieu par leurs manœuvres imprudentes.

Je dois rappeler cette coutume si funeste et si enracinée de pétrir la tête du nouveau-né pour la lui arranger.

Si l'on voit si souvent des accidens chez ces pauvres mères abandonnées, c'est que le médecin n'est appelé que le deuxième ou le troisième jour, lorsque la plupart du temps tout est désespéré.

Préjugés qui annulent les efforts du médecin dans les maladies.

Ceux qui entourent un malade n'oublient pas le dicton bien connu, *il faut manger pour vivre*, et le forcent à prendre de la nourriture, malgré ses répugnances. Ils ne conçoivent pas que l'on puisse rester plusieurs semaines sans manger et à prendre seulement des tisanes; ils mettent tout ce qui leur reste d'argent pour lui faire de la soupe, pour lui acheter quelque morceau de viande; et ils ont bien soin de cacher au médecin, qui a ordonné la diète, le régime qu'ils ont fait suivre.

Il faut aussi que le malade boive chaud; on a beau, dans une affection intestinale, ordonner des boissons à la température de l'appartement, le malade a beau les désirer, ils suivent leur vieille coutume.

Dans une maladie de poitrine, ils ont bien soin de faire prendre au malade, soir et matin, une forte dose d'un gros vin bien chaud. Sans doute ce traitement ne fait pas toujours empirer la maladie, il guérit même quelquefois; mais, malgré le célèbre *Laennec*, il finira par être rejeté entièrement.

Il faut que dans toute maladie le malade sue; aussi on le couvre de hardes, on le garrotte dans son lit, et, ne pouvant remuer, il sue de malaise et d'angoisse. Il ne doit pas prendre l'air, il ne faut pas qu'il s'évente; la chambre est fermée; les courtines, lorsqu'il y en a, sont fermées; on ne fait pas le lit, de peur que l'air ne le saisisse, et la maladie augmente par tant de tortures.

Si l'engouement de la médecine purgative n'est plus de mode chez les gens instruits, il est commun dans les campagnes.

Le moindre embarras gastrique survient-il, on ne mange plus avec appétit; et ne sachant pas qu'il faudrait suivre l'instinct qui nous dit de faire diète, on fait bouillir huit à dix graines d'épurge (*euphorbia lathyris*) dans une livre d'eau, et on prend ce médicament. On évacue par haut et par bas, on reste souvent quinze jours au lit, et sans le préjugé, après quelques jours de régime, on eût été guéri; mais on ne conçoit pas qu'il soit possible de vivre sans manger, comme à son ordinaire, à moins d'être au lit.

Défaut de soins dans les convalescences.

Les rechutes dans les campagnes sont extrêmement communes; les malades ne savent pas se modérer dans le manger; presque toujours, en outre, la nourriture est grossière et indigeste. Souvent il faut reprendre le travail aussitôt que l'on peut sortir du lit.

Combien ne voit-on pas de malheureux à la face blême, au corps amaigri, à la marche tardive, qui, minés par un mal sourd que leur a laissé une maladie dont la convalescence n'a pas été exempte de travaux pénibles, s'avancent lentement vers la tombe.

Ils n'avaient pas de quoi se conserver la santé, ils n'ont pu ménager leur convalescence !

Mauvaise répartition des médecins dans les campagnes.

Il arrive souvent, dans les campagnes, que dans un rayon de plusieurs lieues, on ne trouve pas de médecins, et que dans d'autres endroits ils sont peut-être trop nombreux. A ce sujet, j'ai entendu émettre, par un professeur de cette École, le vœu de voir dans les campagnes un médecin par canton, qui serait rétribué du gouvernement, et exercerait la médecine pour rien. Ce serait une des améliorations les plus importantes; cette fonction bien remplie, on verrait bientôt la médecine devenir une profession honorable et non point un métier et un commerce où l'on fait de la concurrence; les malheu-

reux habitans des campagnes, ayant toujours un homme auquel ils pourraient confier leurs peines et leurs souffrances, sans que leur faible pécule en fût diminué, renonceraient bien vite aux renoueurs et aux sorciers.

Toujours à même de recevoir des conseils désintéressés, leur faible entendement mûri par les soins d'un homme instruit, on ne les verrait plus, la honte de l'humanité, être la dupe d'un jongleur qui leur vend les grâces de Dieu par l'intercession d'un être imaginaire.

Le sort des habitans de la campagne est bien à plaindre. La plupart du temps ils sont dénués de tout; ils ne goûtent jamais un vrai plaisir, leur lendemain n'étant jamais assuré. Et cependant, ils sont la cheville ouvrière du corps social; toutes les douceurs qui viennent caresser la nonchalance de ceux qui sont nés pour les joies de ce monde sont trempées des sueurs du travailleur.

Mais, il faut le dire, les villes aussi ont bien leurs misères : j'ai grimpé jusqu'aux réduits infects et obscurs des prolétaires de Paris; j'ai contemplé avec douleur leur dénuement, qui devrait faire rougir de honte ceux qui, rassasiés de plaisirs, s'ennuient de bien-être et sont malades de superflu.

FIN.

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

I.

Un régime ténu et trop exact est toujours périlleux dans les maladies longues, et même dans les maladies aiguës où il ne convient pas. Cette ténuité de régime, poussée à l'excès, est difficile à supporter. *Sect.* 1, *aph.* 4.

II.

Tant que la maladie est dans toute sa vigueur, elle exige le régime le plus sévère. *Ibid.*, *aph.* 8.

III.

Les vieillards supportent le mieux l'abstinence, après eux les hommes d'un âge fait; les adolescens point du tout, encore moins les enfans, surtout ceux qui ont le plus de vivacité. *Ibid.*, *aph.* 13.

IV.

Dans les affections aiguës, et surtout au début, il faut rarement employer les purgatifs; ou, si on les emploie, que ce soit après le plus sévère examen. *Ibid.*, *aph.* 24.

V.

Réparer lentement les corps qui ont dépéri lentement, et promptement ceux qui ont promptement dépéri. *Sect.* 2, *aph.* 7.

VI.

Dans les maladies aiguës, les prognostics sur la mort ou la santé ne sont pas du tout infaillibles. *Ibid.*, *aph.* 19.